NEUVIÈME ANNÉE. — N° 208 1er SEPTEMBRE 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

*Nous rappelons aux actionnaires de la Société de l'*ECHO DU MERVEILLEUX *que les dividendes de l'exercice 1904-1905, à raison de six francs par action, sont mis en paiement en échange du premier coupon, au siège de la Société, 28, rue Bergère.*

Une curieuse découverte thérapeutique

NOS THÉORIES SUR LE FLUIDE HUMAIN CONFIRMÉES

Quand, il y a neuf ans, nous avons fondé l'*Echo du Merveilleux*, nous avons proposé à nos lecteurs une méthode de travail que nous avons constamment suivie depuis, et qui a fait à la fois l'originalité et le succès de notre recueil.

Nous disions :

« Le merveilleux est une vaste contrée, souvent explorée et qui, pourtant, demeure inconnue, car les voyageurs qui l'ont visitée en ont rapporté des récits si fantastiques, qu'on les prend plutôt pour des contes bleus que pour des histoires vraies. Le mal vient de ce que ces voyageurs avaient tous, au départ, une idée préconçue, et que, sans s'en rendre compte, ils ont vu les phénomènes qu'ils ont observés, au travers de cette idée. Ne tombons pas dans la même erreur. Par un petit effort intellectuel, faisons table rase de nos conceptions philosophiques ou religieuses ; oublions tout ce que nous savons ou tout ce que nous croyons savoir et mettons-nous, après tant d'autres, mais avec des yeux vierges, en route pour le pays du mystère. Quand nous ferons la découverte d'un fait curieux, nous l'observerons, nous l'analyserons, et nous ne nous remettrons en marche que lorsque nous en aurons, sans en préjuger l'origine, dégagé la réalité intrinsèque. Quand nous rencontrerons un deuxième fait, nous ferons de même. Et, s'il se peut, des traits communs de ces deux premiers phénomènes, nous induirons une hypothèse qui les explique. Si le troisième fait, observé et analysé comme les deux premiers, détruit cette hypothèse, tant pis pour elle ; nous en imaginerons une nouvelle qui les explique tous les trois. Et ainsi de suite. »

En procédant de cette manière, nous sommes arrivés — en ignorants qui auraient l'esprit scientifique — à nous construire un certain nombre d'hypothèses, une sorte de système métapsychique, sujet à retouches bien entendu, mais qui nous permet provisoirement de rendre compte, avec une suffisante vraisemblance, d'un groupe de phénomènes que la science officielle est encore impuissante à expliquer.

La satisfaction serait toute platonique si, de temps en temps, d'autres chercheurs, partis d'un autre point que nous et procédant différemment, n'aboutissaient à des découvertes et à des théories qui concordent avec les nôtres. Le cas s'est produit à plusieurs reprises déjà, et nous n'avons pas manqué chaque fois de le mentionner avec une légitime fierté. Il vient de se produire une fois encore, et dans des conditions telles qu'on nous pardonnera le développement avec lequel nous en parlerons.

Ceux de nos lecteurs qui nous suivent depuis nos débuts se souviennent des articles dans lesquels, sous ces titres : la *Fièvre*, l'*Epilepsie*, *Observations et hypothèses*, le *Magnétisme*, le *Supraphysique humain*, nous avons étudié la production et les

propriétés de ce que nous appelions simplement « le fluide ».

On pourrait résumer ainsi les quelques notions que nous avions déduites de nos constatations :

Le corps humain — le corps vivant, d'une façon générale — ne subsiste que grâce au travail chimique qui s'effectue en lui. Or, tout travail chimique produit de l'électricité. Le corps humain en produit donc.

De cette première constatation découlait la suivante : la maladie, en déterminant une perturbation dans le travail chimique du corps, doit déterminer une modification dans la production de l'électricité humaine. D'où cette autre hypothèse : on guérira le mal, soit en restituant au corps les conditions nécessaires à la production de l'électricité dont il a besoin, soit en lui fournissant directement l'électricité qu'il ne produit plus ..

Tout cela, direz-vous, est bien connu, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les médecins emploient l'électricité au traitement de certaines affections. D'accord. Mais ce qui est non moins connu que l'emploi de l'électricité au traitement de certaines affections, c'est l'inefficacité absolue de ce traitement à l'égard de la plupart d'entre elles.

De cette inefficacité, nos hypothèses permettent de soupçonner la raison. Cette raison, c'est que l'électricité ordinaire, celle qu'on produit au moyen de piles, de bobines ou de machines, n'est point l'électricité humaine, et qu'elle est, en quelque sorte, inassimilable au corps humain.

Il se produit là ce qui se produit, par exemple, pour les phosphates. Ils ne s'assimilent point, si vous les absorbez sous la forme minérale ; ils ne sont assimilables que si vous les absorbez sous la forme organique.

L'électricité, pareillement, n'est efficace que si elle est *humanisée* ou, plus exactement, *animalisée*.

Or, jusqu'à l'heure actuelle, on n'a pas trouvé d'autre producteur d'électricité animalisée que l'homme lui-même, et comme les procédés pour la communiquer aux malades sont restés purement empiriques, la médecine officielle les a négligés. Plutôt que d'avoir recours aux offices des magnétiseurs, la médecine officielle a préféré s'en tenir à l'électrisation minérale... Est-ce parce qu'une machine électrique a quelque chose de plus mystérieux et de plus impressionnant, qui en impose davantage aux clients que les « passes » du magnétiseur ? Il y a certainement un peu de cela.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'au lieu de chercher à perfectionner les procédés des magnétiseurs, la majorité des médecins aujourd'hui les réprouvent et se liguent souvent pour faire poursuivre ceux qui les emploient, sous prétexte d'exercice illégal de la médecine...

Tous les médecins, heureusement, ne sont pas à ce point figés dans les vieilles doctrines et il en est qui, ayant constaté par eux-mêmes l'efficacité thérapeutique de la seule électricité animale, cherchent à en rendre l'emploi moins simpliste, moins empirique et plus rationnel. Parmi ceux-là, il faut citer le docteur Francis Aurigo, de Marseille, dont nous publions aujourd'hui la très savante étude, intitulée : *Fégatothérapie*.

Ce travail était destiné à l'Académie de médecine. L'auteur a renoncé à le lui présenter, convaincu qu'il aurait le même sort que de précédentes communications, auxquelles cette Académie ne répondit que par le silence. Le docteur Aurigo n'est pourtant pas le premier venu. Son ouvrage *La vérité sur la tuberculose* est de ceux qui, par la hardiesse et l'originalité des aperçus, s'imposent à l'attention publique.

Mais voilà ! le docteur Aurigo, dans cette étude, préconise « un remède de bonne femme ». Et allez donc faire entendre à nos savants d'aujourd'hui qu'un remède de bonne femme, même s'il a fait ses preuves, est un remède digne de recevoir le baptême scientifique et l'approbation des académies !

Rien pourtant de plus scientifique que les observations du docteur Aurigo, que les théories qu'il en a déduites et que les expériences qu'il a faites pour les vérifier.

Le Dr Aurigo, qui, j'en suis bien sûr, ignore l'*Echo du Merveilleux*, a d'abord constaté comme nous, mais par des voies différentes des nôtres, que l'électricité à infuser aux malades, pour être efficace, devait être *animalisée*.

Partant de ce principe, il a cherché par quel moyen, autre que celui des simples passes magnétiques, elle pouvait être incorporée à l'organisme humain.

C'est alors qu'il s'est souvenu que, dans certains faubourgs de Marseille, comme nous l'avons constaté

tous dans les campagnes, les « bonnes femmes » guérissaient certaines maladies inflammatoires, en appliquant sur la partie atteinte le corps tout chaud et tout saignant d'un animal. A Marseille, c'est, paraît-il, de lapins et de pigeons que l'on se sert. En Seine-et Marne, on emploie des taupes.

Jusqu'aux expériences du Dr Aurigo, ces applications d'animaux saignants sur le corps des malades étaient considérées comme des pratiques stupides et purement superstitieuses. On ne s'était même pas donné la peine de vérifier si oui ou non elles produisaient des effets salutaires.

Au lieu de hausser les épaules, comme l'eussent fait ses confrères, lorsque le hasard le mettait en présence d'un malade sur qui, avant son arrivée, on avait fait l'essai de ce singulier traitement, le Dr Aurigo observait... Il ne tarda pas à constater que, chaque fois qu'on avait fait à un malade l'application de ce traitement, en apparence si barbare, le malade s'en trouvait mieux.

Il ne restait plus qu'à découvrir ce qui, dans cet étrange remède, constituait l'élément vraiment opérant. Il remarqua d'abord que l'espèce de l'animal employé était, ou à peu près, indifférente. Ce premier point dégagé, il se demanda quel était, dans l'animal employé, l'organe dont l'application produisait les résultats les plus rapides et les plus bienfaisants. En procédant par sélection, il en arriva à constater que c'était le foie... Il traita un certain nombre de malades en leur ordonnant des applications de foie frais. Il les guérit. On trouvera dans son travail une série de cas très impartialement étudiés...

Ici, vous m'arrêtez. Vous me dites :

— En quoi la découverte du Dr Aurigo est-elle une confirmation de vos théories sur l'électricité humaine ?

— En cela que le foie est, de tous les viscères humains, celui qui produit le plus d'électricité.

Mon article est un peu long. Je m'empresse d'y couper court. J'ai hâte d'ailleurs de laisser la parole au Dr Aurigo lui-même — non sans l'avoir félicité de sa découverte et sans avoir marqué ma joie de pouvoir, grâce à lui, montrer que nous faisons œuvre utile à ceux qui nous dénigrent et ne veulent voir dans nos recherches que balivernes et futilités indignes d'intéresser les gens sérieux...

GASTON MERY.

LA FÉGATOTHÉRAPIE

Il semblera, au premier abord, que je présente à l'Académie de médecine un remède tellement simple qu'il ne serait pas digne d'attirer l'attention de ce corps de savants, habitués qu'ils sont à examiner des travaux scientifiques d'un ordre plus compliqué.

On me permettra cependant de faire observer que l'importance d'un remède ne dépend pas de sa forme savante, mais qu'elle est proportionnelle aux services qu'il rend.

Et qui ne sait pas que les remèdes qui sont le plus utiles à l'humanité, n'ont été au début que des remèdes simples, dus, soit à l'instinct de la conservation, soit simplement au hasard ?

Par conséquent, je trouve tout naturel que la science de l'homme puisse être surpassée et même confondue par un remède simple que l'instinct populaire nous fait connaître.

Et pour ne parler que d'une découverte relativement récente, je dirai que si l'emploi des levures est aujourd'hui universel, aucun médecin ne peut se vanter d'en avoir découvert les propriétés.

Vous savez aussi bien que moi comment les choses se sont passées.

Les vertus de la levure de bière seraient encore dans le domaine privé, si des ouvriers de brasserie n'avaient pas fait voir à un confrère que la levure fraîche de bière vaut mieux, pour guérir l'anthrax, que l'opération chirurgicale.

Eh bien ! je vais vous parler à mon tour d'un remède analogue qui a une importance encore plus grande que la levure de bière.

Et ce remède, comme bien vous pensez, ce n'est pas moi qui l'ai inventé : je n'ai fait que contrôler les bons résultats que je voyais obtenir sous mes yeux par les pratiques empiriques dont l'usage est courant dans les vieux quartiers de Marseille.

Tout confrère a pu observer, comme moi, que dans le cours d'une fièvre typhoïde, d'une pneumonie, d'une méningite ou de toute autre maladie grave, il n'est pas rare (surtout lorsque le médecin, donne un mauvais son de cloche), de voir les bonnes femmes du voisinage conseiller aux parents de se procurer la peau d'un lapin, écorché tout vivant, ou bien d'ouvrir le ventre à un jeune chien, à un petit chat, ou à un pigeon, à peine sorti du nid (un innocent comme disent les bonnes femmes), et de le mettre tout pantelant sur le point douloureux, généralement sur la tête.

Nul ne dira jamais ce que les bonnes femmes de Saint-Jean massacrent de ces pauvres bêtes, sans trop savoir pourquoi.

Le médecin qui voit qu'on néglige de prendre ses remèdes, pour se livrer à ces pratiques, hausse les épaules et s'écrie : « Encore un remède de bonne femme ! »

J'avoue que j'ai fait souvent comme mes confrères, surtout dans les commencements; mais lorsque j'ai vu que des malades que je croyais perdus irrémédiablement, revenaient parfois à la santé, je me suis dit que dans ces pratiques populaires, il pourrait bien y avoir quelque chose de bon.

Je ne me trompais pas.

Voilà vingt ans et plus que je fais de la médecine à ma façon ; et les résultats que j'ai obtenus sont si brillants et si concluants que je croirais manquer à mon devoir de médecin, si je ne les faisais pas connaître.

Sans doute je ne fais pas de la médecine à la mode des femmes de Saint-Jean ; et je me hâte de dire que je n'ai jamais sacrifié le moindre petit chat, ni le moindre pigeon. De ces pratiques cruelles je n'ai retenu que le principe ; et je vais tâcher de vous l'expliquer scientifiquement, afin que tout le monde puisse faire comme moi, pour le plus grand bien de l'humanité souffrante.

⁂

C'est en 1786 que Galvani démontra, pour la première fois, que le corps d'un animal produit de l'électricité. Volta, son contemporain et son antagoniste, combattit l'opinion de Galvani, et il affirma, de son côté, que les métaux seuls étaient capables de produire de l'électricité.

Je ne rappelle pas ici les controverses du médecin Galvani et du physicien Volta. Qu'il me suffise de vous dire que Galvani était dans le vrai : il l'a d'ailleurs démontré d'une manière irréfutable.

Nobili, quarante ans après, a démontré à nouveau l'existence de l'électricité animale. Et peu de temps après, Matteucci, Dubois-Reymond, Brown-Séquard, Donne, et plusieurs autres, ont démontré que tous les animaux vivants produisent de l'électricité.

Donne fait voir que le courant électrique va de la peau aux membranes internes ; et Matteucci décrit dans le foie différents états électriques.

Brown-Séquard démontre que le courant musculaire, ayant complètement disparu après la mort, peut être produit de nouveau, en injectant du sang oxygéné dans les parties sur lesquelles on fait des expériences ; et il conclut en disant que le courant dépend de la nutrition des muscles. Enfin Donne va plus loin que Brown-Séquard, car il affirme qu'une faible partie de muscle, un petit morceau de viande fraîche, conserve son électricité tant que cette viande n'entre pas en décomposition.

En résumé, je constate avec plaisir que tous ces médecins affirment, avec un accord remarquable, l'existence de l'électricité animale. Et je suis heureux de voir que Matteucci a décrit, avant moi, un foie électrique ; que Donne a vu, comme moi, de l'électricité dans le plus petit morceau de viande fraîche.

Et que fallait-il à ces confrères qui ont vu si clairement la chose qui nous occupe ? Que leur fallait-il pour doter la science d'un levier puissant ? Ils étaient si près de la vérité, qu'une simple étincelle, jaillissant de cette électricité qu'ils voyaient si bien, aurait suffi pour éclairer leur intellect.

Depuis Galvani jusqu'à nos jours, aucun médecin n'est venu infirmer sa découverte ; tous, au contraire, s'accordent à reconnaître l'existence de l'électricité animale. Quant à moi, mes observations personnelles m'obligent à reconnaître non seulement que tout animal produit de l'électricité, mais que le fluide vivifiant va depuis le brin de mousse microscopique jusqu'aux géants de la création, et que rien ne peut vivre sans ce fluide générateur et régénérateur.

Le soleil, que j'ai décrit dans le chapitre précédent (1), est là source inépuisable de l'électricité. Cette étude sur le soleil, si elle n'est pas frappée au coin de la science des astronomes, a du moins le mérite d'expliquer simplement les mystères de la vie. Et du moment que l'homme comprend que, d'une part, l'électricité est une source de vie, et que, d'autre part, la nature a multiplié les sources où nous pouvons la puiser, pourquoi ne pas faire servir ces sources d'électricité au soulagement de nos maux, et pourquoi aller chercher bien loin des poisons, quand nous avons un baume salutaire à la portée de la main ?

Je ne dirai pas, avec Brown-Séquard, que l'électricité a complètement disparu, après la mort, dans un muscle (s'il avait dit après la mort de la cellule, je l'aurais compris). Je me rallie plutôt à l'opinion de Donne qui affirme que l'électricité existe dans le plus petit morceau de viande fraîche. Electricité qui ne persistera que pendant un temps relativement court, c'est vrai, mais qui ne disparaîtra qu'après la mort de la cellule.

Et dans ce cas, il est facile de comprendre que cette viande aura exactement les mêmes propriétés que l'organe, ou le muscle, auquel elle a appartenu.

D'où il faudrait conclure logiquement que, pour guérir un organe malade, il faut employer le même organe à l'état sain. C'est ce qu'on fait en opothérapie.

J'ai déjà dit que l'opothérapie est une bonne méthode, et qu'elle donne de bons résultats ; mais la méthode que je suis en train de développer, sort de l'ordinaire. Ce n'est pas un remède proprement dit, puisqu'on ne prend rien par la bouche. C'est un topique, mais un topique d'un nouveau genre, un topique que le pharmacien ne prépare pas, un topique que la nature nous livre tout préparé, ayant des propriétés surprenantes, insoupçonnées jusqu'à ce jour.

J'admets, comme Donne, qu'un lambeau de viande fraîche quelconque renferme de l'électricité animale,

(1) Cette notice n'est qu'un extrait à peu près complet du chapitre IV d'un ouvrage en préparation.

et je déclare que toute viande crue, fraîche et saine, peut donner de bons résultats ; mais je reconnais, avec Matteucci, que le foie est un organe électrique, et qu'il n'y a pas d'organe, ni muscle qui puisse donner autant d'électricité que lui.

Ce fait qui est bien démontré par les expériences pratiques et multiples que j'ai faites, est plus difficile à démontrer théoriquement. Je vais cependant essayer de satisfaire votre juste curiosité.

Dans l'état actuel de la science, on sait que le foie se compose de deux glandes qui se pénètrent mutuellement ; une, la plus volumineuse, a été savamment décrite par Claude Bernard, c'est la glande glycogène ; l'autre, plus petite, mais aussi importante, a été décrite par Küss, Duval, Robin et autres savants physiologistes, c'est la glande biliaire.

Nous savons donc, d'une manière à peu près certaine, que le foie fabrique, emmagasine et transforme le sucre pour les besoins de notre organisme ; et nous savons aussi qu'il sépare la bile du sang ; et que cette bile sert à des usages complexes : à réparer la desquamation quotidienne des villosités de l'intestin, à faciliter le mouvement péristaltique, à colorer et à désinfecter les matières fécales, et surtout à favoriser l'absorption des sucs gastriques et entériques par les canaux lymphatiques et chylifères.

Tout cela est très bien : et pourtant mon esprit est loin d'être satisfait. Et je me demande si toutes les opinions qu'on a émises là-dessus, opinions souvent contradictoires, sont bien l'expression de la vérité ; et si toutes ces divergences ne cachent pas l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de connaître à fond quelles sont les vraies fonctions du foie.

Où est le physiologiste qui nous fera connaître le foie comme un générateur d'électricité ? Matteucci a entrevu la puissance électrique du foie ; malheureusement il n'est pas parvenu à nous le faire comprendre.

En partant de ce principe que la vie n'est autre chose qu'un courant électrique continu, je considère le corps humain comme une pile électrique, dont le foie serait le centre générateur, et les nerfs, les fils conducteurs.

Chacun sait que pour faire fonctionner une pile, il faut un liquide et un sel excitateur.

Dans la pile humaine, le liquide c'est le sang, et les sels, le sucre et la bile que nous connaissons, et peut-être d'autres sels que nous ne connaissons pas. Les piles que les hommes ont inventées doivent, dans un temps plus ou moins long, être rechargées pour assurer leur fonctionnement ; tandis que la pile humaine, étant une pile idéale, fonctionne toujours, sans avoir besoin d'être rechargée. Cette pile merveilleuse renouvelle sans cesse son liquide et ses sels qu'elle crée elle-même. Et comme toute pile en mouvement, comme toute machine en travail, laisse des déchets, l'inventeur de la pile humaine lui a ménagé des exutoires par où ces déchets s'écoulent naturellement, afin d'empêcher la pile de se polariser.

Dans l'industrie on appelle ces résidus des sous-produits, en médecine on les nomme déchets ou toxines : c'est la même chose.

Malgré le perfectionnement de la pile humaine, il arrive souvent qu'elle se polarise ; mais c'est presque toujours de notre faute. Si nous étions plus sobres, si nous ne nous laissions pas aller au débordement de toutes nos passions, nul doute que notre pile fonctionnerait longtemps sans se polariser.

Mais enfin elle se polarise ; c'est-à-dire que la pile n'étant pas bien entretenue, il se produit çà et là des désordres ou des maladies, auxquelles nous donnons des noms différents, suivant la place qu'elles occupent ou l'origine que nous leur attribuons.

Et alors, comme dans mon esprit cela est dû à un défaut du courant qui s'est polarisé en cet endroit, n'est-il pas logique de venir au secours de notre foie qui est momentanément trop faible pour vaincre l'obstacle, en employant du foie frais et sain qui fera ce que le nôtre ne peut pas faire ?

Voilà l'explication que j'ai trouvée, pour justifier à mes yeux les beaux résultats que je ne cesse d'obtenir, depuis de si longues années.

Mais je n'insiste pas pour qu'on prenne mon explication à la lettre ; car je trouve que nous sommes encore trop petits pour interpréter (souvent à notre façon) les lois si sages, si simples et tout à la fois si compliquées de la nature.

Tout au contraire, je m'estime très heureux lorsque je puis pénétrer une de ces lois, et l'imiter de mon mieux.

Je passe donc la parole aux faits qui, mieux que mes explications, auront le don de vous convaincre.

Je les exposerai simplement, et je les décrirai tels qu'ils se sont passés, sans commentaires ; car pour moi, comme pour tout le monde, un fait est un fait : c'est un acte et non des paroles : *acta non verba*.

Il m'est impossible de les citer tous ; d'abord parce que je pratique cette méthode depuis fort longtemps, et que ces faits, si je les avais recueillis, seraient tellement nombreux, qu'ils rempliraient un gros in-folio ; ensuite parce que je ne voudrais pas ennuyer le lecteur par le récit de faits qui se ressemblent tous.

Je ne citerai que quelques faits, les derniers que j'ai observés, afin d'être bien sûr de les rapporter fidèlement.

Et pour mettre un peu d'ordre dans cette nomenclature de faits, je parlerai de ceux qui ont trait :

1° Aux phlegmasies aiguës externes.

2° Aux phlegmasies aiguës internes ;

3° Aux affections chroniques, internes ou externes, malignes ou non.

I

DES PHLEGMASIES AIGUËS EXTERNES

Par phlegmasies externes, j'entends : les abcès de toutes sortes, les adénites aiguës, les plaies ou blessures, les phlegmons, etc...

Règle Générale

Dès la première application de foie (1) le travail inflammatoire s'arrête : et s'il doit y avoir suppuration, le pus se concentre au lieu de s'étendre, et l'abcès est réduit au plus petit volume possible ; s'il ne doit pas avoir de suppuration la rougeur disparaît, la plaie se ferme et tout rentre dans l'ordre.

Exemple : Il y a environ trois mois on me présente un enfant de cinq mois. Cet enfant était atteint d'un abcès sub-lingual qu'on appelle grenouillette. L'inflammation était considérable, le cou et le menton n'en faisaient plus qu'un, la peau était dure et luisante, l'enfant tenait la bouche ouverte, comme pour demander le sein ; mais il ne pouvait pas la fermer pour sucer le lait, et il ne cessait de pousser des cris lamentables. Pour remédier à ce mal, j'ai conseillé à la mère de couvrir toute la partie malade avec du foie cru et bien frais, de le maintenir en place environ trois heures, et de le renouveler jusqu'à guérison complète. Dès la première application l'enfant s'est endormi, et après quelques heures de repos, il a pu prendre le sein, et depuis il l'a toujours pris régulièrement.

Trois jours après, la mère a apporté son enfant à mon cabinet pour me faire constater la guérison. En effet l'enfant était gai, et ne paraissait souffrir de rien ; mais sachant qu'un abcès ne disparaît p s sans suppuration, j'ai examiné l'enfant attentivement, et j'ai trouvé dans la région sublinguale une petite poche de la grosseur d'une noisette, que j'ai ouverte immédiatement. Il en est sorti quelques gouttes de pus crémeux.

« A présent votre enfant est guéri, dis-je à la mère ; lavez ça un jour ou deux avec de l'eau boriquée, et ne vous inquiétez plus de rien. »

Voilà à quoi s'est réduit cet abcès, à quelques gouttes de pus.

Avant d'aller plus loin, je ferai, à propos de cet abcès, quelques remarques qui ont une grande importance.

Première remarque. — Le foie arrête l'inflammation. Chacun sait que tout abcès a de la tendance à s'étendre, qu'il détruit le tissu cellulaire, qu'il gagne de proche en proche, et ne s'arrête quelquefois que lorsqu'il ne trouve plus rien à détruire. La méthode que je préconise ne ferait-elle qu'empêcher un abcès de s'étendre, en le réduisant à sa plus simple expression, que ce serait un résultat qui n'est pas à dédaigner ; mais elle fait plus et mieux.

Deuxième remarque. — On sait que le pus, de crémeux qu'il est tout d'abord, devient couleur chocolat, sanieux ; et que, devenu purulent, il peut, par les capillaires et les canaux lymphatiques, infecter tout l'organisme, et causer la mort par infection purulente.

(1) Le foie à employer doit être cru, frais et sain. Si l'on n'a pas de foie sous la main, on peut employer de la viande fraîche et saine qui produit le même effet, mais avec moins d'énergie

Je n'oublierai jamais un cas semblable, dont a été victime une fillette d'une douzaine d'années. Cette petite fille avait été atteinte d'un abcès dans la région cervicale. Le confrère qu'on avait appelé, avait ordonné des cataplasmes émollients pour le faire mûrir ; mais lorsqu'il s'est agi de l'ouvrir, la fillette et les parents s'y sont opposés.

Quelques heures avant la mort de cette enfant, je fus appelé auprès d'elle. En voyant une plaque noirâtre, fluctuante, et comme gangrenée, je devinais tout de suite ce qui se passait.

« Comment se fait-il que votre enfant en soit arrivée là ? dis-je aux parents. Pourquoi n'avez-vous pas fait ouvrir cet abcès par un médecin ? — Nous n'avons pas voulu qu'il l'ouvre. — Malheureux ! Vous avez tué votre enfant ! »

Horreur ! en ouvrant cet abcès, il s'est échappé un pus noirâtre, infect, au milieu duquel nageaient déjà quelques vers. L'enfant est morte dans la nuit, empoisonnée par le pus d'un abcès qui aurait dû être inoffensif.

En suivant ma méthode on ne s'expose *jamais* à de pareils accidents, lors même qu'on tarderait quelques jours à ouvrir l'abcès.

Vous mettez sur un abcès des cataplasmes bien chauds ; moi j'y mets du foie frais et sain. Par les moyens que vous employez l'abcès augmente et se développe. — Par ceux que j'emploie il diminue et se réduit presque à rien. D'un côté la peau devient rouge, luisante et elle s'amincit tellement que l'abcès s'ouvre quelquefois tout seul. De l'autre la rougeur disparaît, la peau reprend sa teinte normale, et le malade se croit guéri.

Mais le médecin expérimenté doit explorer la place qu'occupait l'abcès, et il trouvera une petite poche indolore, mais fluctuante. Il n'a plus qu'à ouvrir cette poche avec une lancette à abcès, et il en sortira un peu de pus de bonne nature, *jamais sanieux*. On dirait que ce pus est enkysté, et que quelque chose l'empêche de répandre ses ravages.

Troisième remarque. — Je dis qu'on doit se servir d'une lancette à abcès, pointue, effilée, et non d'une lancette ordinaire, encore moins d'un bistouri, comme on le fait habituellement ; parce que, en ouvrant largement au bistouri un abcès ou une adénite cervicale, la guérison laisse une cicatrice indélébile et défigure à jamais le cou d'une jeune fille.

J'ouvre donc l'abcès avec une lancette de forme olivaire ; et, sans m'inquiéter du pus, je fais faire à l'intérieur de la poche des lavages à l'eau boriquée tiède, avec une petite seringue en verre, pointue. La poche se vide, et se ferme rapidement sans laisser la moindre cicatrice.

Voilà ma manière de soigner les phlegmasies aiguës externes, donnant lieu à du pus. J'ai traité ainsi des milliers de cas, et je n'ai jamais eu la moindre complication.

On peut discuter mes idées au point de vue doctrinal ; mais un fait est un fait, et on doit l'admettre tel qu'il est. Personne n'a le droit de le mettre en doute, surtout lorsqu'il est si facile d'en vérifier l'exactitude.

II

DES PHLEGMASIES AIGÜES INTERNES

Donne a dit que l'électricité animale va de la peau aux membranes internes. C'est aussi ma manière de voir. Et comme le foie est à mes yeux la partie animale qui contient le plus d'électricité, je l'ai employé en larges applications externes, pour arriver à décongestionner et à guérir des organes internes gravement atteints par la maladie.

Ne voulant rien laisser au hasard, je vais faire deux lots de mes observations : dans le premier lot je range celles dont les résultats sont certains ; et dans le second celles dont les résultats sont probables, mais qui demandent à être démontrés par des cas plus nombreux.

Premier lot

Première observation. — Méningite simple et méningite tuberculeuse.

La méningite simple guérit très rapidement. Deux ou trois applications de foie suffisent ; et le malade revient à son état normal, en reprenant ses occupations habituelles.

Je procède ordinairement de la manière suivante : je fais couper les cheveux aussi ras que possible ; et j'applique le foie froid, frais et sain, comme un cataplasme, en forme de calotte.

Il est inutile que je cite des exemples ; car je fais cela depuis fort longtemps, et les résultats sont toujours les mêmes, c'est-à-dire bons.

La méningite tuberculeuse, qui est si fréquente chez les enfants débiles, ne se comporte pas du tout de la même façon. Dans la méningite simple on ne compte que des succès ; tandis que dans la méningite tuberculeuse l'insuccès c'est la règle, et la guérison l'exception.

Dans l'espace de trois mois j'ai eu deux guérisons et plusieurs insuccès.

Au commencement du mois de février, j'eus à soigner d'une méningite tuberculeuse la jeune D..., rue Caisserie, 26, une petite fille de sept ans. La maladie une fois bien déclarée, et le diagnostic bien posé, je conseillai aux parents de bien suivre ma méthode, en leur déclarant que la maladie est très grave, et que peu d'enfants en échappent. Ils n'eurent pas de peine à me croire, à cause que dans la famille, on avait déjà perdu plusieurs enfants de cette terrible maladie. J'ajoutais cependant pour les encourager qu'il n'y avait que ce seul moyen pour conserver un peu d'espoir.

Les parents eurent la patience de renouveler nuit et jour le foie sur la tête de l'enfant, pendant quinze longs jours, au bout desquels l'enfant donna des signes manifestes de guérison. Elle réclama sa poupée, ses joujoux, et demanda à manger.

Dix jours après, j'envoyai la petite fille à la campagne pour se refaire au grand air, la rue Caisserie étant une rue presque inhabitable.

On me l'a amenée hier à mon cabinet, pour me la faire voir. Elle se porte à merveille.

Malheureusement les choses ne se passent pas toujours ainsi ; et pour un succès, on a dix insuccès.

Deuxième observation. — Fièvre typhoïde.

Je n'ai pas la prétention de guérir la fièvre typhoïde par ma méthode, mais j'affirme qu'elle contribue puissamment à la guérison. Et je dirai une bonne fois pour toutes qu'en présence d'une maladie aiguë quelconque on doit combattre la fièvre, purger, si c'est nécessaire, donner les tisanes convenables, etc. Le foie ne doit être employé que si, dans le cours de la maladie, on se trouve en présence d'une phlegmasie douloureuse. Il est alors d'une utilité incontestable. Son action décongestionnante et calmante ne fait pour moi aucun doute.

Mais pour mieux fixer cette vérité dans l'esprit de chacun, je vais citer un exemple.

Au mois d'août de l'année dernière, je fus appelé à Saint-Henry pour visiter le fils de M. H..., un petit garçon d'une douzaine d'années.

En ce moment-là une épidémie de fièvre typhoïde sévissait dans le quartier, et ce garçonnet en était atteint.

Comme l'enfant souffrait d'une céphalalgie intense, le confrère qui le soignait avait installé à demeure sur la tête une vessie remplie de glace. Mais la glace, loin de calmer la douleur, paraissait au contraire produire de l'exacerbation ; exacerbation que je trouve tout à fait naturelle.

En effet, d'où vient la céphalalgie dont souffre celui qui est atteint de la fièvre typhoïde ? Elle provient, à n'en pas douter, d'un afflux trop considérable de sang du côté du cerveau, et les méninges s'en trouvent congestionnées. Or, la glace décongestionne-t-elle ? Non ! au contraire, elle augmente la congestion, en augmentant la chaleur. L'action congestionnante du froid ne devrait pas être discutée, à cause qu'elle est indiscutable. Voyez-moi ces enfants, qui, au cours de l'hiver, s'amusent au bataillon, en se jetant des boules de neige. Ils ont les mains et les doigts brûlants.

Alors pourquoi les médecins mettent-ils de la glace sur la tête de ceux qui ont le cerveau congestionné ? Ne semble-t-il pas, amis lecteurs, que c'est jeter du pétrole sur le feu pour l'éteindre ?

Je commençai donc par faire enlever la glace que je fis remplacer par de larges applications de foie, à renouveler de trois heures en trois heures. Et comme

je devais retourner le lendemain j'ai manifesté le désir d'y rencontrer le médecin du quartier qui l'avait soigné jusque-là, afin de bien m'entendre avec lui sur le traitement à suivre.

Le lendemain, en effet, j'ai revu cet enfant en compagnie de mon excellent confrère, le Dr M...

« Je vous prie de m'excuser, dis-je à ce confrère, si j'ai conseillé hier d'enlever la glace pour la remplacer par du foie. En mettant de la glace sur la tête, vous avez fait ce que font à tort tous nos confrères ».

« — J'ai fait ce qu'on m'a enseigné de faire, ce que j'ai toujours fait jusqu'ici, et ce que tout le monde fait. » — « Pour le bon renom du corps médical, et pour le bien des malades, je vous engage, mon cher confrère, à changer de méthode. » — « Vous avez peut-être raison, puisque ma glace qui était là depuis deux jours n'a rien fait du tout, tandis que votre foie a rapidement enlevé la céphalalgie. Je me rappellerai la chose, et, le cas échéant, je m'en servirai ».

Inutile de dire que la fièvre typhoïde chez cet enfant a suivi son cours normal, et que tout s'est terminé sans complications, à l'entière satisfaction des médecins et des parents.

J'oubliais de dire en relatant ce cas de fièvre typhoïde que le foie a non seulement calmé les douleurs de tête; mais qu'il a été d'une efficacité aussi grande pour calmer les douleurs de ventre qui se montrent habituellement dans la fosse iliaque droite, à cause du voisinage de l'appendice vermiculaire et des plaques de Peyer.

J'ajouterai, en passant, que le foie me rend de tels services, que je ne me sers plus, depuis fort longtemps, ni de farine de lin, ni de tout autre émollient, en cataplasmes.

Je ne crois pas utile de citer d'autres exemples, pour ne pas toujours dire la même chose.

L'action bienfaisante du foie pour calmer la douleur qui provient, soit d'une congestion, soit d'une inflammation, dans le cours d'une maladie aiguë grave, qu'il s'agisse de la fièvre typhoïde, de la pneumonie ou de tout autre maladie grave, est pour moi un fait acquis que rien ne saurait changer.

Deuxième lot

Je comprends dans ce lot des maladies très sérieuses, au point de vue du pronostic, qu'on peut guérir chirurgicalement ou autrement, mais dont on meurt aussi assez souvent.

Tant que je me suis borné à employer le foie pour calmer des phlegmasies douloureuses, pour empêcher les abcès de s'étendre, en les réduisant considérablement, pour arrêter, bien mieux qu'avec l'eau blanche, la congestion consécutive aux coups, plaies ou blessures de toutes sortes, — bien que les résultats que j'obtiens soient en tout supérieurs à ceux qu'on obtient par les moyens ordinaires et méritent par conséquent d'être connus et retenus, — je ne les jugeais pas d'une importance assez grande pour entretenir l'Académie de mes modestes observations; mais lorsque j'ai vu que des maladies très graves et même incurables, comme on le verra plus loin, cèdent à l'application méthodique et soutenue du foie, je n'ai pas cru devoir garder le silence plus longtemps. J'aurais commis un crime de lèse-humanité.

Première observation. — Occlusion intestinale et appendicite aiguës.

Vers la fin du mois de juillet de l'année dernière, je fus appelé rue Sainte, 114, chez Mme C...

Cette femme avait pris trois purges depuis cinq heures du matin jusqu'à six heures du soir, en s'imaginant toujours que la dernière chasserait les autres ; mais à neuf heures du soir, heure à laquelle je fus appelé auprès de cette cliente, elle n'avait encore rien rendu par les voies basses, et elle commençait à rendre par le haut, en accusant des douleurs intolérables dans l'abdomen qui était météorisé et d'une exploration très difficile.

Comme cette femme était sujette à la constipation, je diagnostiquai tout d'abord une occlusion intestinale, occasionnée par des matières fécales formant bouchon.

Je prescrivis à la malade de prendre une cuillère à café d'huile de ricin toutes les heures dans quelques cuillerées de casse. J'ai prescrit la casse, parce que la casse a la propriété de délayer les matières dures, et j'ai défendu de donner à la malade aucune espèce de boisson, ni de nourriture, à cause que je craignais d'en arriver à des vomissements de matières fécales.

Le lendemain matin, je trouvai la malade à peu près dans le même état que la veille. Il y avait bien eu un peu d'évacuation liquide, mais pas assez; et j'ai recommandé de continuer la même médication.

A ma visite du soir l'état de cette malade s'était fortement aggravé. Le thermomètre montait à 41°, et le ventre était si douloureux qu'on ne pouvait pas l'explorer. Les douleurs les plus vives avaient leur siège dans la fosse iliaque droite, où je constatai une tumeur dure de la grosseur d'une orange. Ceci faisait voir d'une manière évidente que l'obstruction de l'intestin siégeait au niveau de l'appendice cœcale; qu'il y avait là une forte inflammation, et par conséquent appendicite.

Le mari se désespérait et me demandait une consultation. Je lui fis prendre patience, parce que les confrères qu'on aurait appelés en consultation, auraient pu pencher pour une intervention chirurgicale immédiate, et je la jugeais dangereuse. Pourtant que faire? Appliquer des cataplasmes émollients, laudanisés, chauds? c'était augmenter l'inflammation. Mettre de la glace? la réaction de la glace est encore de la chaleur qui augmentera l'inflammation.

L'idée me vint de recourir à mon remède favori qui m'avait déjà donné de si beaux résultats dans d'autres

circonstances aussi graves ; et je fis appliquer une large tranche de foie dans la fosse iliaque droite, à renouveler toutes les trois heures.

L'effet fut merveilleux. Trois applications de foie ont suffi pour tout dissiper ; et lorsque je me suis présenté le matin, j'ai trouvé la malade assise sur son lit, toute souriante.

Eh bien? — Eh bien! je n'ai plus rien, je suis guérie ; permettez-moi de manger, j'ai faim. — Et comme elle le disait, elle n'avait plus rien, elle était guérie. Le ventre, qui s'était débarrassé de tout ce que cette femme avait absorbé depuis quarante-huit heures, était souple, indolore, plus d'inflammation, plus de tumeur, rien. Tout avait disparu, comme par enchantement.

Deuxième observation. — Pneumonie infectieuse.

Dans le courant du mois de février dernier, je fus appelé un soir, après souper, auprès de Mme V..., rue Petite-Roquebarbe, nº 23.

Cette femme, qui me connaissait depuis longtemps, n'a pas remarqué ma présence. Elle était dans le délire, et elle souffrait horriblement de douleurs dans la poitrine. Le thermomètre accusait 41° 1/2, la respiration était courte, haletante. A l'auscultation j'ai trouvé les poumons congestionnés, surtout à la base ; et je percevais partout des sons crépitants en quantité. Je diagnostiquai une pneumonie infectieuse.

Une épidémie de pneumonies infectieuses sévissait dans le quartier : déjà quatre personnes, soignées par des confrères, avaient succombé en quelques jours ; et les parents craignaient avec juste raison que leur malade ne subît le même sort. La fille sanglotait, le mari se désespérait ; j'eus beaucoup de peine à leur faire comprendre qu'il ne fallait pas désespérer de la guérison. J'ai prescrit pour calmer la fièvre : aconitine, digitaline, arséniate de strychnine et sulfhydral ; mais au lieu d'appliquer des vésicatoires, je fis faire une large application de foie, en arrière, sur les deux tiers inférieurs des deux poumons.

Le lendemain, à ma visite du matin, Mme V... me dit bonjour la première, en m'appelant par mon nom. — « Vous êtes bien aimable de me dire bonjour, ce matin, alors qu'hier au soir, vous ne m'avez rien dit. — Comment ! vous êtes venu hier ? Je ne vous ai pas vu ! »

Mais passons : ce qu'il importe de savoir, c'est qu'après trois jours de cette médication bienfaisante et énergique, Mme V... n'a plus eu besoin de mes soins.

Je pourrais citer encore un grand nombre de cas que j'ai soignés par la méthode de la fégatothérapie, et toujours avec le même succès ; mais je n'aime pas à toujours dire la même chose. Et si ma conviction est faite, je ne puis pas donner une assurance absolue, parce que je n'applique cette méthode aux maladies aiguës graves que depuis moins de deux ans.

Cependant pour tout homme qui réfléchit, les résultats que j'obtiens sont très logiques, je dirai même tout à fait naturels, en sachant, comme l'a dit Donne, que tout morceau de viande fraîche renferme de l'électricité animale, et que cette électricité va de la peau aux membranes internes ; en sachant également, comme l'a dit Matteucci, que le foie est un organe électrique, et que par conséquent je n'ai pas eu tort de donner la préférence au foie pour avoir le plus d'électricité animale possible.

A ces causes connues, il peut s'en ajouter d'autres que nous ne connaissons pas. Est-ce que le foie n'aurait pas la propriété de décongestionner un organe, en le dépolarisant ? est-ce qu'il n'aurait pas la vertu de détruire sur place des éléments morbigènes qu'il ne peut pas détruire à distance ? *Chi lo sa* ?

Ce qu'il y a de certain c'est que je n'invente rien, et que chacun est libre de répéter mes expériences.

Mais ce n'est pas fini, et ce que je vais rapporter est plus étonnant encore.

III

DES AFFECTIONS CHRONIQUES, INTERNES OU EXTERNES MALIGNES OU NON

Les connaissances que j'ai acquises sur certaines maladies chroniques, réputées jusqu'ici incurables, sont de date trop récente pour donner à ma pensée une tournure d'un caractère trop affirmatif.

Pourtant les résultats que j'ai obtenus sont si nets, que je me crois obligé de les faire connaître, en pensant que mes expériences pourront être utiles à un grand nombre de malades.

Première observation. — Asthme.

Je me suis toujours demandé pourquoi on n'avait encore rien trouvé pour guérir l'asthme.

En effet, l'asthme, qui prend des noms différents, suivant les complications qu'il entraîne avec lui, et qui varie suivant le tempérament de chaque asthmatique, est bien cette maladie qui est caractérisée par des accès de suffocation, dus à une bronchite chronique et à de l'emphysème.

On calme la bronchite par des expectorants de toutes sortes ; mais l'emphysème persiste, parce qu'il provient de l'air résiduel, air qu'on ne peut pas chasser. De façon que l'asthmatique, même en dehors des accès, est toujours un peu suffoqué.

Et cependant, l'asthmatique n'est pas un malade, car ses poumons sont généralement sains. Son infirmité n'est due qu'à des obstacles matériels, et pour le guérir il faut lever ces obstacles.

J'ai fait plusieurs tentatives dans ce sens et toutes ont été couronnées de succès. Mais pour plus de clarté, voici un exemple :

Il y a plus d'un an que je soigne, comme asthmatique, Mme G..., rue Nationale, 35. Elle est atteinte de l'asthme cardiaque.

J'ai calmé plusieurs fois la suffocation avec la poudre antiasthmatique Louis Legras, en fumigations, poudre bien connue des asthmatiques ; et les désordres du cœur, avec la digitaline cristallisée Nativelle. Mais lors de sa dernière crise, ces agents ne donnaient plus aucuns résultats et Mme G... s'étouffait littéralement.

L'idée me vint de recourir au foie pour décongestionner ses bronches. L'effet dépassa mon attente. Dans l'espace de quinze jours, je suis parvenu à débarrasser ses bronches de toutes les mucosités qui les encombraient, à chasser l'air résiduel qui a toujours paru indéracinable, et par voie de conséquence à donner au cœur toute sa liberté d'action.

De sorte que cette femme, qui n'avait pas mis les pieds à la rue depuis six mois, à cause qu'elle ne pouvait plus monter les escaliers, monte et descend aujourd'hui librement.

Pour dégager ses poumons, j'ai opéré méthodiquement. J'ai commencé par dégager le sommet, puis la partie moyenne et enfin la base. Le foie, employé d'une façon méthodique et continue, a décongestionné les poumons avec une précision remarquable.

Le cœur, qui tracassait beaucoup la malade, est redevenu calme ; et cela se comprend aisément. Quelle est la cause déterminante de l'affection cardiaque chez les asthmatiques ? Elle provient de la grande difficulté que l'artère pulmonaire éprouve à envoyer le sang veineux dans les poumons pour s'y débarrasser de l'acide carbonique, et s'y charger d'oxygène, de là l'hypertrophie du cœur, de là les lésions des valvules sigmoïdes, etc...

Les veines pulmonaires, chargées de ramener le sang au cœur, seront gênées à leur tour. Et la cause de cette gêne, tout le monde la comprend, c'est d'un côté l'air résiduel, et de l'autre l'encombrement des bronches, par une quantité plus ou moins grande de mucosités.

Donc, l'air résiduel et les mucosités des bronches gênent le cours normal du sang, et sont la cause immédiate des accès de suffocation, si pénibles pour les asthmatiques. Si l'on supprime ces deux obstacles, l'asthmatique respirera librement, et le cœur accomplira ses fonctions sans difficulté, ni fatigue aucune.

C'est la guérison de l'asthme. Jusqu'ici on a regardé l'asthme comme une maladie incurable ; espérons que l'espoir d'une guérison consolera à l'avenir les pauvres asthmatiques qui, tout en n'étant pas malades, endurent des souffrances angoissantes, par la privation de l'air, qui est un élément indispensable à l'homme.

Je vais pour terminer rapporter une dernière observation qui fera voir jusqu'où peut aller l'action bienfaisante de cet agent incomparable.

Deuxième observation. — Cancer du sein, squirrhe.

Mme M..., 11, rue du Bon-Pasteur, que j'ai pour cliente depuis plus de vingt ans, s'est présentée à mon cabinet pour me faire voir une glande qu'elle avait dans le sein droit. Je reconnus immédiatement le caractère malin de cette glande, et je lui dis qu'elle ferait bien de se la faire enlever.

Beaucoup de personnes, surtout les femmes, ne se décident que difficilement à une opération. Aussi Mme M... ayant quelques relations avec le regretté Dr Ch... d'Aix, ancien conseiller général, se transporta-t-elle à Aix pour avoir son avis.

Ce confrère lui prescrivit une pommade soi-disant fondante, qu'elle appliqua religieusement pendant plusieurs années.

Le confrère étant mort l'année dernière, je fus obligé de m'occuper à nouveau du sein de Mme M.... Mais quel changement ! le sein n'existait pour ainsi dire plus. Il avait été dévoré par un squirrhe. Il y y avait à la place une glande ulcérée, adhérente aux côtes, d'où s'échappait un liquide ichoreux qui empestait le linge. Je lui donnai pour conseil d'aller trouver un chirurgien que je lui désignai ; mais ce confrère, comprenant que c'était trop tard pour opérer ce cancer, l'avait renvoyée avec de bonnes paroles

Moi-même, ne sachant que faire, je conseillai à cette pauvre femme d'entretenir nuit et jour du foie frais sur cette plaie hideuse. Elle fit consciencieusement ce que je lui disais de faire.

Au bout de huit jours elle vint à mon cabinet en disant :

« Le foie que vous m'avez dit de mettre sur le sein, me travaille tellement que, la nuit, il m'empêche de dormir. Mais ça va beaucoup mieux, ça ne sent plus mauvais, et il coule plus que d'habitude ». — « C'est bien ! continuez, et laissez couler, cela vous guérira. » En disant cela, je n'étais pas bien sûr de mon pronostic, mais je désirais savoir jusqu'où l'action bienfaisante du foie pouvait aller.

Mme M... s'est plainte de tiraillements dans le sein, pendant une quinzaine de jours, au bout desquels elle n'a plus rien ressenti, ni tiraillements, ni mauvaises odeurs. La plaie allait toujours en s'améliorant et en se rétrécissant. Le bout du sein, qui était englobé dans la plaie, s'est redressé ; et au bout de deux mois la plaie était cicatrisée, et ne présentait plus aucun des symptômes alarmants que j'avais constatés au début. Il ne reste plus aujourd'hui qu'un noyau dur, non adhérent aux côtes. C'est une sorte de tissu cicatriciel qui est comme la marque indélébile de la terrible maladie qui avait évolué en cet endroit. Et ce qui prouve que cette femme est bien guérie de son squirrhe, c'est la constatation suivante :

Lorsque j'ai entrepris la guérison de ce cancer par la fégatothérapie, Mme M... était bien malade : son teint était pâle et terreux, tout lui pesait sur l'estomac, et elle ne pouvait pas supporter la moindre fatigue ; tandis qu'à présent elle a très bonne mine, et elle ne cesse de me dire, quand je la vois, qu'il y a bien des années qu'elle ne s'était pas portée aussi bien.

Je pourrais citer encore bien des cures merveilleuses, en donnant les noms et les adresses de ceux qui en ont bénéficié ; mais je crois en avoir dit assez pour démontrer les propriétés curatives vraiment extraordinaires que possède le foie.

Il ne faut pas croire pourtant que le foie est capable de réparer tous les désordres de l'organisme humain, ce serait folie de le croire. Il ne répare que les désordres qui sont encore réparables. Il est évident que lorsque la maladie a virtuellement détruit la vitalité d'un organe, cet organe est irrémédiablement perdu.

***

En résumé le foie guérit rapidement toute espèce d'inflammation.

Il arrête, il circonscrit et il réduit tout processus inflammatoire, superficiel ou profond, qui doit se terminer par suppuration.

Il empêche le pus, une fois formé, de s'étendre, de devenir sanieux (on dirait qu'il est enkysté), et l'on n'a plus à craindre ni l'infection purulente, ni la pourriture d'hôpital.

Cherchez dans l'arsenal thérapeutique, et dites-moi s'il est un antiseptique capable de rivaliser, même de loin, avec la fégatothérapie.

Mais que dire de son action décongestionnante ! Que la congestion soit aiguë ou chronique, qu'elle soit récente ou ancienne, qu'elle soit superficielle ou profonde, qu'elle soit de bonne ou de mauvaise nature, le foie, avec une aisance et une régularité parfaites, décongestionne la partie malade. Il décongestionne, il décrasse, il dépolarise l'organe qui est gêné dans ses fonctions, et s'il est encore en état de fonctionner, il fonctionnera.

Voilà le travail que j'ai l'honneur de présenter à l'Académie de Médecine.

Si vous le prenez en considération, tant mieux pour ceux qui souffrent.

Dans le cas contraire, ce n'est pas moi que vous désobligerez, je suis incapable d'inventer quoi que ce soit ; et, par le fait, je n'ai rien créé, ni rien inventé.

En repoussant ma méthode, vous vous insurgerez contre la nature elle-même qui s'est servie du plus humble des médecins pour faire connaître un de ses secrets.

Et la nature, Messieurs, est au-dessus de notre savoir ; elle est notre maîtresse à tous.

J'ose espérer qu'il aura suffi de faire connaître ce qui précède, pour que vous cherchiez à vous rendre compte de la fegatothérapie ; et que, après un mûr examen, vous comprendrez qu'il est de l'intérêt de tout médecin en particulier, et de tout le corps médical en général, que l'Académie approuve et conseille une méthode qui donne tant de satisfactions au médecin et au malade.

Docteur FRANCIS AURIGO.

Marseille, le 30 mai 1905.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Les Annales des Briand-Beynat.* — I.

Le hasard d'une villégiature dans un canton reculé de la Guyenne m'a fait connaître une famille de fervents lecteurs de l'*Echo*, et dont les annales offrent plusieurs faits merveilleux. Sans doute, les Briand-Beynat (je modifie légèrement le nom) doivent ces relations avec l'invisible, ou ce goût du surnaturel, à une aïeule qui fut l'héroïne d'une tragique et mystérieuse aventure.

Lady Stair, Eléonore Campbell en son nom, fille du comte London, avait épousé en premières noces le vicomte Primrose, homme aimable mais dissolu. La jeune vicomtesse, au contraire, était un peu puritaine. Le désaccord régna bientôt dans le ménage, et Lord Primrose, excédé des reproches de sa femme, résolut de s'en débarrasser à tout prix.

Il buvait beaucoup, selon l'usage, général alors, de la noblesse des Trois-Royaumes. Un soir, pris de vin, il entra, l'épée à la main, chez sa femme. Lady Eléonore, assise devant son miroir, commençait sa toilette de nuit. Elle aperçoit dans le miroir l'image du meurtrier qui s'approche ; elle s'enfuit, saute par une fenêtre sans se blesser et se réfugie chez sa belle-mère. Le lendemain, Lord Primrose avait quitté Edimbourg ; pendant longtemps on n'entendit plus parler de lui.

Quatre ou cinq ans après cette scène, un mystérieux personnage, sorcier, nécromancien. disait-on, vint s'installer dans la Canougate. Il montrait aux gens, dans un miroir magique, ce qui se passait à distance ou ce qui devait se passer dans l'avenir. Lady Primrose eut la curiosité de le consulter.

L'Adepte la reçut dans une vaste pièce tendue d'étoffe sombre. Nul meuble, hors une sorte d'autel en marbre noir sur lequel brûlait un brasier. Au dessus de l'autel, un grand miroir. Le Mage, vêtu d'une longue tunique, les bras, le cou et les pieds nus, des sandales de velours fixées à la cheville par un bouton d'or, tenait à la main une corbeille remplie d'une matière grise et brillante qui semblait de l'argent effilé.

Il jeta dans le brasero une poignée de cette substance grise. La flamme bleuâtre devint aussitôt d'un rouge sanglant. Elle se réfléchissait dans le miroir, où, bientôt, à cette flamme, succédèrent des nuages de fumée, qui roulaient sur la surface de la glace et desquels s'échappaient des éclairs lorsqu'ils touchaient le cadre de métal, qu'ils ne dépassaient jamais. On entendit soudain un craquement violent, et Lady Eléonore crut

que le miroir s'était brisé. Mais, la fumée s'étant dissipée, elle reconnut qu'il était intact.

Un tableau s'y devinait, représentant l'intérieur d'une église. Le prêtre était à l'autel, prêt à célébrer un mariage. Le tableau s'éclairant davantage, Lady Eléonore put distinguer les visages des assistants, et dans le fiancé reconnut son mari, Lord Primrose.

Elle n'était pas revenue de son saisissement lorsqu'elle vit un homme entrer précipitamment dans l'église, de l'air de quelqu'un qui craint d'être en retard. Il se mêla aux assistants, cherchant des yeux le fiancé, mais à peine l'eut-il aperçu qu'il fit un geste de surprise, s'élança et repoussa le prêtre qui allait joindre les mains des époux. Lady Eléonore reconnut alors son frère dans cet étranger. Lui et Lord Primrose dégaînèrent en même temps, au milieu de la confusion générale, et leurs épées se heurtèrent.

— Arrêtez !... Le misérable va tuer mon frère ! s'écria Lady Primrose.

A peine eut-elle parlé que le tableau disparut. Un son plaintif se fit entendre. Elle se sentit saisie et entraînée par l'Adepte.

— Fuyons ! Venez ! murmurait-il.

Elle se retrouva dans la pièce voisine où l'attendait sa suivante. Une émotion profonde bouleversait les traits du Mage. Il lui reprocha fortement d'avoir parlé, malgré la promesse formelle qu'il avait exigée d'elle de ne rien dire, quoi qu'elle vît, et refusa la bourse qu'elle lui offrait.

Rentrée chez elle, Lady Primrose écrivit ce qu'elle avait vu, lut ce document à deux personnes de son intimité, le cacheta et l'enferma dans un tiroir secret. Peu de temps après, son frère venait à Edimbourg. Elle lui demanda si, dans ses voyages, il n'avait rien appris sur lord Primrose. Le jeune homme chercha d'abord à éluder ces questions. Il finit par lui raconter qu'il avait fait la connaissance, à Amsterdam, d'un négociant, lequel l'invita au mariage de sa fille. Lord Campbell était arrivé en retard à l église. Quelle ne fut pas son horreur quand il reconnut son beau-frère dans le fiancé ! Il s'élança pour démasquer le misérable ; Lord Primrose, furieux, tira son épée. Mais on les sépara, et Primrose s'enfuit.

Lady Eléonore ne put complimenter son sorcier, lequel avait quitté précipitamment Edimbourg. Plus tard, dans une petite cour d'Allemagne, ce même personnage fut mêlé à une tragique affaire à la suite de laquelle il disparut complètement (1). Quant à lady Eléonore, dont l'étrange aventure est racontée longuement par Burke, dans ses *Anecdotes of the aristocracy*, elle épousa en secondes noces Lord Stair, grand amiral d'Ecosse, et vivait encore à la fin du XVIIIe siècle. Ce fut elle qui, la première à Edimbourg, eut un nègre à son service ; les Edimbourgeois le prirent d'abord pour le diable, avec qui la noble dame était soupçonnée de quelque accointance, depuis l'histoire du miroir, qui avait transpiré.

(1) Bulau. *Histoires énigmatiques.*

***

La fille de lady Stair épousa le comte de Briand-Beynat, qui eut aussi son histoire merveilleuse. Aux premiers troubles de la Révolution, il avait regagné son château de Guyenne, incertain s'il émigrerait. Le premier soir de son arrivée, le comte coucha dans une grande chambre décorée d'une tapisserie à personnages qui représentait le Massacre des Innocents.

Il était au lit, mais ne dormait pas encore, plongé dans ses réflexions ; un flambeau éclairait la chambre, et le feu, qui brûlait encore, jetait une lueur indécise et dansante sur la vieille tapisserie. Il lui sembla tout à coup que les personnages se mouvaient ; les glaives des bourreaux se levaient et s'abaissaient sur leurs victimes, et l'un d'eux, qui semblait le chef et dirigeait le massacre, *tournant la tête vers lui*, dit distinctement :

— En Egypte !... Fuis en Egypte !

L'impression fut si forte que M. de Briand sauta à bas du lit. Il se dirigea vers la tapisserie, mais elle était rentrée dans son immobilité séculaire.

Néanmoins, cauchemar ou avertissement mystérieux, le comte suivit le conseil du chef des soldats d'Hérode. Il partit le surlendemain pour l'Allemagne, avec les siens, malgré les objurgations de son plus proche voisin, ancien officier de marine, dont le château, quelques semaines plus tard, fut pillé par une bande de paysans que guidaient deux ou trois chenapans étrangers à la contrée (et probablement étrangers à la France). Le vieil officier de marine fut massacré et dépecé, on lui arracha de la poitrine le cœur, qu'on fit rôtir, et dont on voulait contraindre sa femme, à moitié morte d'horreur, à manger un morceau !

Le château de Beynat fut également pillé ; parmi les objets volés ou détruits figurait la tapisserie miraculeuse.

***

Le père du châtelain actuel était désigné par ce bizarre distique patois :

Moussu dé Briand-Beynat
Enterra pres léou qué nat...
Monsieur de Briand-Beynat
Enterré avant d'être né.

Voici l'aventure macabre qui avait donné lieu à ce bizarre dictor :

Sa mère mourut très jeune. Son père, désolé, la fit enterrer avec tous les bijoux dont la jeune femme aimait à se parer, bagues, bracelets, colliers, etc.

La nuit qui suivit l'enterrement il entend une voix qui l'appelle : « Charles ! Charles ! » Il se dresse, frissonnant, croyant reconnaître la voix de sa femme. La même voix crie encore :

— Charles !... Au secours !

Le comte bondit, s'habille en hâte et court au cimetière, distant d'environ douze cents mètres. Il arrive au monument funéraire de la famille, une vieille chapelle gothique, dont il trouve la porte ouverte. La dalle était levée, une lanterne brillait auprès : il voit sa femme retournée dans son cercueil rompu, et près d'elle un homme évanoui.

C'était un serviteur du château. On sut plus tard que, tenté par les bijoux de la morte, il avait voulu les voler. Pendant qu'il arrachait les boucles d'oreilles, le corps se retourna tout à coup dans sa bière et le misérable, glacé de terreur, s'évanouit.

M. de Briand, qui était un homme athlétique, enleva sa femme dans ses bras et l'emporta jusqu'au château où des soins empressés la firent revenir à elle. Elle guérit et, sept mois après, donna le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein lorsqu'on l'inhuma, d'où le dicton sur le Briand-Beynat :

Enterra pres léou qué nat.

Quant au domestique, moitié par une espèce de gratitude du résultat de son crime, moitié pour diminuer le bruit autour de ce macabre événement (que la comtesse ignora toujours), M. de Briand l'envoya se faire pendre ailleurs.

Toutes ces surprenantes histoires ne sont que le préambule d'une histoire plus surprenante encore.

GEORGE MALET.

L'EUROPE
et les influences révolutionnaires

Il m'est arrivé de présenter ici à diverses reprises quelques aperçus sur les relations qui ont existé entre les principaux événements de l'histoire de France et les dispositions célestes correspondantes. Notre pays ne possède évidemment aucune propriété spéciale à cet égard, et il est clair qu'on pourrait faire un travail analogue pour chacune des nations de l'Europe, et même de la terre.

Sans vouloir entreprendre une étude aussi étendue, je voudrais aujourd'hui montrer sur un sujet restreint avec quelle généralité les influences astrales s'appliquent aux diverses nations civilisées.

On se rappelle peut-être que nous avons démontré qu'il existe un rapport intime entre les positions de Saturne dans les signes zodiacaux et les divers bouleversements politiques que la France a subis pendant le cours du XIXe siècle ; on peut exprimer ce rapport de la manière suivante : *Au moment où ont éclaté les diverses révolutions françaises ou les divers coups d'Etat, Saturne se trouvait toujours en région de feu ; au contraire, pendant les périodes de calme et de tranquillité intérieure, Saturne se trouvait en région d'air.*

Nous allons voir aujourd'hui que cette relation est générale et s'applique à toutes les nations de l'Europe. Pour rendre cette proposition évidente, le mieux est de dresser un tableau analogue à celui que nous avons établi antérieurement pour la France, mais relatif cette fois à toute l'Europe ; on arrive ainsi à mettre en relief, d'une façon très claire, les relations qui existent entre la position de Saturne dans les signes zodiacaux et les révolutions européennes, et on pourra voir en le parcourant que la loi d'après laquelle les révolutions et les coups d'état éclatent toujours au moment où Saturne se trouve en région de feu, et jamais quand il est en région d'air, se vérifie d'une manière remarquable pour tous les états considérés.

Ce tableau permet de se rendre compte que la loi signalée à propos de la France est tout à fait générale. Il permet même d'obtenir un nombre de vérifications considérable ; la manière dont tous les mouvements révolutionnaires sont groupés dans les régions de feu, tandis que les régions d'air restent complètement vides, est extrêmement frappante pour l'esprit.

Je ne connais, pendant tout le cours du XIXe siècle, que deux cas particuliers et peu importants qui soient divergents : ils sont fournis par deux pronunciamientos militaires, l'un en Portugal en 1836, et l'autre en Espagne en 1854. Mais il y a eu tellement de pronunciamientos dans ces deux pays qu'ils s'y répétaient d'une manière presque continuelle, et l'on peut d'autant moins y attacher d'importance qu'ils ne changeaient même pas la forme du gouvernement ; ils se contentaient de faire passer le ministère aux absolutistes, aux modérés ou aux radicaux, suivant le cas.

Il est même assez curieux de remarquer qu'en Espagne, où pendant un demi-siècle les insurrections militaires ont été en quelque sorte l'état normal du pays, les deux véritables changements de gouvernement, c'est-à-dire l'établissement de la République en 1873, et la Restauration en 1874, se sont accomplis avec une tranquillité parfaite, sans révolution ni coup d'Etat. La République s'est établie sans secousse, par suite de la démission du roi Amédée, et la Restauration s'est faite aussi paisiblement, l'immense majorité de la population ayant par-dessus le dos de la République.

SATURNE en région d'air	SATURNE en région de feu	PHÉNOMÈNE HISTORIQUE CORRESPONDANT
	1789 à 1793	France, 1789, révolution.
1795 à 1797		
	1799 à 1802	France, 1799, coup d'Etat de brumaire.
1803 à 1808		
	1809 à 1812	Suède, 1809 révolution. Espagne, 1809 à 1812, insurrection militaire et junte radicale.
1814 à 1817		
	1818 à 1823	Grèce, 1820, insurrection nationale. Espagne, 1820, révolution militaire. Portugal, 1820, révolution militaire. Naples, 1820, révolution militaire. Piémont, 1821, révolution militaire.
1824 à 1827		
	1829 à 1831	Portugal, 1829, coup d'Etat de Miguel. Suisse, 1829 à 1831, révolution régénératrice. France, 1830, révolution de juillet. Pays-Bas, 1830, séparation de la Belgique. Italie, 1831, révolution dans les états du Pape. » » révolution à Modène, à Parme. Russie, 1831, révolution en Pologne.
1833 à 1836		
	1838 à 1841	Espagne, 1840, coup d'Etat militaire d'Espartero. Portugal, 1842, coup d'Etat militaire de Cabral.
1843 à 1846		
	1848 à 1852	Suisse, 1847-1848, guerre civile du Sunderbund, constitution radicale. Italie, janvier 1848, révolution en Sicile. » » » révolution à Naples. » » » révolution en Piémont. » » » révolution en Toscane. France, février 1848, révolution. Italie, mars 1848, révolution en Lombardie.

SATURNE en région d'air	SATURNE en région de feu	PHÉNOMÈNE HISTORIQUE CORRESPONDANT
	1848 à 1852	Italie, mars 1848, révolution dans les états de l'Eglise. » » révolution à Modène, à Parme. Autriche, mars 1848, révolution à Vienne. » » révolution en Hongrie. Allemagne, mars 1848, révolution des divers états. » » parlement de Francfort. » » révolution en Prusse. France, décembre 1851, coup d'Etat de décembre. Portugal, décembre 1852, coup d'Etat régénérateur.
1854 à 1857		
	1858 à 1861	Italie, 1859, guerre de l'Indépendance et révolutions diverses en Toscane, à Modène, à Parme, etc. Italie, 1860, révolution à Naples. » révolution et prise des Etats pontificaux. Russie, 1861 à 1863, révolution en Pologne.
1863 à 1866		
	1868 à 1872	Espagne, 1868, révolution militaire. France, 1871, révolution. Italie, 1870, prise de Rome, fin du pouvoir temporel.
1873 à 1876		
	1877 à 1882	France, 1878, chute des conservateurs, avènement des démocrates.
1883 à 1885		
	1887 à 1890	
1892 à 1895		
	1897 à 1901	
1902 à 1905		
	1907 à 1911	Prochaines révolutions sociales et coups d'Etats restaurateurs.
1913 à 1916		

Il faut ajouter, à propos du tableau ci-dessus, que lorsqu'un phénomène révolutionnaire dure un certain temps, il commence au moment où Saturne est en région de feu, mais il peut se prolonger après son départ et parfois même jusqu'à son arrivée en région d'air.

C'est le cas, par exemple, de la Révolution polonaise de 1861 qui s'est maintenue jusqu'en 1863, date de la répression finale.

La loi signalée s'applique d'une façon extrêmement générale, mais il ne faudrait pas cependant exagérer les similitudes et croire que les astres provoquent au même moment des effets identiques chez toutes les nations ; ce serait là une manière de voir absolument fausse. Chaque organisme, c'est-à-dire ici chaque peuple, est impressionné d'une façon spéciale par tel aspect déterminé ; il est plus ou moins apte à absorber telle ou telle influence.

Il y a, en effet, dans chaque cas, deux causes différentes qui entrent en ligne de compte pour le résultat

final : d'une part les astres qui exercent une action générale qu'on peut estimer être à peu près la même sur des nations voisines comme celles qui constituent l'Europe ; et, d'autre part, le terrain sur lequel ces influences astrales s'exercent, c'est-à-dire l'état des populations représenté par leurs croyances, leur développement, leur instruction, leurs pensées, leur passé, enfin les mille causes diverses qui donnent un cachet particulier à chaque peuple, qui font qu'un Allemand n'est pas un Espagnol, qu'un Anglais diffère d'un Russe, et encore bien plus qu'un homme blanc n'a que des similitudes grossières avec un noir, un jaune ou un rouge.

Il est certain que les influences astrales ne provoquent pas au même moment des effets absolument identiques chez les diverses nations humaines ; il y a une certaine différence provenant de l'état spécial dans lequel se trouve chacune d'elles à l'instant considéré.

Cela complique évidemment la question lorsqu'on veut étendre à toute la terre, ou même seulement à toute l'Europe, l'étude des actions planétaires. Si la cause générale provenant des astres peut se prévoir et se calculer assez exactement, la cause spéciale, relative à chaque peuple, est bien plus difficile à estimer. Il entre là forcément une dose d'appréciation basée sur des choses mal définies et il me semble difficile d'établir à cet égard des règles absolues.

Cependant il paraît très probable que les nations qui sont dans une disposition mentale saine, qui ont à leur tête un gouvernement honnête et intelligent, seront difficilement atteintes par les mauvaises influences. Au contraire, les nations dont le moral est malade, qui de plus sont dirigées par un gouvernement malhonnête et incapable, paraissent devoir absorber avec facilité les influences maléfiques en accord avec leur nature, et doivent, par suite, être vouées aux bouleversements et aux cataclysmes.

II

Si on cherchait à appliquer ces vues aux divers peuples de l'Europe pour essayer de prévoir la manière dont ils supporteront les prochaines perturbations sociales, on serait amené aux conclusions suivantes :

Les deux pays présentant actuellement les meilleures dispositions mentales sont incontestablement l'Allemagne et l'Angleterre. Ce sont donc ceux qui paraissent devoir être les moins atteints par la crise révolutionnaire de 1907. Ils pourront avoir à supporter les conséquences d'une guerre, mais, au point de vue social, ce sont eux qui semblent les moins menacés.

L'Espagne et l'Italie viennent ensuite ; leur situation intérieure est déjà bien moins stable. Elles subiront probablement quelques secousses, mais la masse de la population paraît jouir encore d'un état cérébral suffisamment sain pour qu'on puisse espérer que cela n'atteindra pas des proportions dangereuses.

Le cas de l'Autriche-Hongrie est plus grave ; il est d'ailleurs un peu spécial car il ne s'agit pas pour elle d'un phénomène social analogue à celui que nous avons étudié principalement ici, c'est son existence politique qui est en question

Gouvernée depuis soixante ans par un Empereur-roi qui s'est montré constamment inférieur à sa tâche, qui n'a su résoudre avec intelligence aucune des questions qui se sont présentées, qui a accumulé les maladresses sur les sottises, elle est dans un tel état de trouble et de dissociation qu'on peut s'attendre à bref délai à une rupture intérieure.

Elle a d'ailleurs subi en 1848 un tel ébranlement qu'il est probable que sa répétition, après un cycle de cinquante-neuf ans, déterminera la dislocation finale de cet empire. Cela consistera vraisemblablement en une simple transformation politique, et les populations elles-mêmes en souffriront peu.

Quant à la France et à la Russie, ce sont les deux pays dont l'état mental est le plus déplorable. Elles sont destinées toutes deux à subir des perturbations violentes et désastreuses.

La nation russe se trouve en discordance complète avec le niveau moderne des peuples civilisés, et par cela même, avec les influences astrales qui lui correspondent : elle doit forcément être soumise à une transformation profonde. De tous les états de l'Europe, c'est la Russie qui possède l'organisation la plus rudimentaire ; elle est constituée par un groupement essentiellement hétérogène : une masse énorme de paysans encore à l'état de brutes, surmontée par une aristocraties d'êtres inutiles et détraqués. Non seulement les libertés les plus élémentaires n'existent pas en ce pays, mais la propriété y est encore en grande partie à l'état de propriété commune, c'est-à-dire dans l'état qui caractérise les races les plus sauvages et les plus déprimées.

Il est manifeste qu'une situation aussi anormale ne peut durer, et que la Russie est fatalement vouée à un bouleversement prochain.

Il n'y a pas d'ailleurs que ce point de vue scientifique qui la menace : elle est sous le coup de la colère divine et elle subit déjà depuis un an les premiers châtiments qu'elle s'est attirés par sa conduite coupable.

Malgré tous les avertissements qu'ils peuvent re-

cevoir, les hommes consentent rarement à comprendre les causes véritables des événements qui les frappent; ils sont aveugles et sourds, au point de vue intellectuel, pour la conception des raisons qui déterminent les grands drames historiques.

Si on voulait cependant, au lieu d'examiner les choses superficiellement, étudier les causes profondes qui déterminent les phénomènes, on verrait que les Russes ont mérité vingt fois les malheurs qu'ils subissent. L'intelligence universelle ne pardonne pas aux peuples ni à leurs chefs, quand ils trahissent leur mandat, quand ils manquent au rôle qui leur est assigné, et encore bien moins quand ils contrarient les projets divins.

En s'unissant aux démagogues français, en leur apportant l'appui nécessaire à leur existence, en venant barrer le chemin qui permettait de les anéantir, le Czar et ses sujets ont forfait à leur devoir. Ils sont venus se mettre en travers des châtiments célestes. Ils n'ont donc pas à s'étonner s'ils ont été broyés au passage.

Lorsqu'un pouvoir est à la poursuite de malfaiteurs et de bandits, pour atteindre ceux-ci, il faut d'abord qu'il se débarrasse des compères et des receleurs qui par leur assistance leur permettaient d'exister et de se défendre; il faut commencer par déblayer le terrain avant de châtier les principaux coupables.

La Russie et son empereur payent actuellement le prix de leur complicité; pour pouvoir atteindre la France, il fallait d'abord écarter et annuler le peuple qui avait la folie et l'aveuglement de se mettre en travers de la route.

La puissance moscovite devait donc être frappée; les petits Japonais ont été chargés de l'opération, et, protégés par la volonté divine pour laquelle ils combattaient, ils ont marché de succès en succès. Ils ont abattu le colosse russe et ont enrayé pour quelques années son action perturbatrice; ils ont de plus porté un coup décisif à la déplorable organisation sous laquelle gémit la Russie, et rendu inévitable, à bref délai, sa transformation complète.

Quant au Czar lui-même, son cas est spécialement grave, car la responsabilité croît avec la hauteur de la fonction qui vous est dévolue.

Représentant sur terre de l'autorité universelle et divine, en mettant sa main dans celle des athées et des révolutionnaires, il a commis un acte indigne de son rôle et de sa situation. Il a dégradé le symbole dont il était l'image Il a trahi la confiance céleste et il sera puni en conséquence.

J'écrivais ici même, en 1902, la phrase suivante :
« L'Empereur de toutes les Russies lui même apprendra bientôt à ses dépens ce que ça rapporte de venir « jouer le rôle de grande coquette auprès des démagogues français. »

Le châtiment céleste n'a pas tardé à justifier mes paroles, et ce n'est pas fini : lorsque Louis XVI employa l'épée de la monarchie légitime à soutenir l'insurrection américaine, il manqua de même à tous ses devoirs de chef d'Etat chargé de maintenir l'ordre et l'autorité sur terre. De quel droit venait-il plus tard demander au ciel de l'épargner et de le protéger quand il avait lui-même, le premier, et le seul en Europe, prêté son aide et son appui aux sujets révoltés du roi d'Angleterre?

Il a payé de sa tête ce crime, sa faiblesse et son incapacité. Le Czar actuel, qui lui ressemble étrangement, paiera de la sienne le forfait dont il s'est r ndu coupable.

Quant à la France, elle sera certainement frappée et subira tout une série de perturbations violentes.

Tout le monde connaît assez l'état de décomposition et de perversion morale auquel trente ans de République ont amené notre pays pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Ce qu'on peut se demander, c'est quel caractère de gravité auront les châtiments. Cela paraît assez délicat à concevoir; il faudrait pouvoir estimer exactement l'état mental de la masse du peuple et connaître de plus la manière dont il sera capable de réagir sous les coups du malheur.

L'intelligence universelle ne cherche pas, en général, la mort du pécheur ; son but, au contraire, est d'arriver à provoquer sa régénérescence, et les souffrances qu'elle impose sont destinées à obtenir ce résultat. Mais qu'est-ce qui sera nécessaire pour en arriver là ? C'est ce point qui est inconnu.

Il est difficile d'apprécier exactement l'état cérébral de la France, de faire le recensement des éléments mauvais et de ceux qui sont encore bons. Certainement, à ne regarder que le dessus des choses. elle paraît en plein état d'aberration mentale; mais il ne faut pas que la petite escorte de gredins qui s'est emparée du pouvoir, et qui le garde par tous les moyens possibles, fasse plus d'illusion qu'elle ne mérite. La masse de la nation est beaucoup moins mauvaise et moins malhonnête que son gouvernement; seulement elle croupit dans un état de lâcheté et d'apathie qui permet à celui ci de commettre toutes les exactions qu'il juge utiles à ses intérêts. Le danger véritable est que la situation s'aggrave chaque jour et que la perversion morale des gouvernants s'infiltré petit à petit dans les basses couches de la population.

Quels seront les malheurs nécessaires pour lui ouvrir les yeux, pour la déterminer à réagir? Là est le nœud de la question et le secret de l'avenir. Il est

probable qu'ils seront graves, car on ne voit pas quel pourra être l'élément de résurrection dans un pays dont le gouvernement est basé sur la toute-puissance des brutes. NÉBO.

P.-S. — Depuis mon dernier article, j'ai fait une petite étude sur la limite des régions d'air et de feu et sur le mouvement de Saturne, pour essayer de préciser un peu la date et les conditions de la prochaine guerre. Je puis en indiquer dès à présent quelques résultats.

Il est peu probable que la guerre éclate dès maintenant, car, comme je l'ai dit antérieurement, Saturne est encore un peu en retard sur la position nécessaire; mais, si cela arrivait, la lutte serait actuellement moins pernicieuse pour la France que dans le courant de l'année prochaine.

En effet, le Soleil et Jupiter se trouvent bien à peu près dans les conditions voulues, mais Saturne, en retard, n'est encore que dans une région douteuse; de plus, au lieu de continuer sa marche en avant, il passe en mouvement rétrograde; il revient en arrière et rentre en région d'air jusqu'à la fin de l'année, ce qui améliorera la situation et reculera le danger de quelques mois.

Le cycle de 36 à 38 ans d'ailleurs, si on le compte à partir du 19 juillet 1870, date de la déclaration de guerre, ne donne 36 ans qu'en juillet 1906. En éclatant avant cette date, la prochaine guerre serait donc en avance sur la valeur du cycle.

Comme je l'ai dit dans mon dernier article, le moment le plus probable pour l'explosion de la guerre paraît situé vers le milieu de l'année prochaine. Il coïnciderait alors avec la période la plus dangereuse pour nous.

A partir de 1907 ou de 1908, la lutte se présenterait dans des conditions moins défavorables pour la France.

Ce ne sont encore là que des approximations assez grossières, mais il ne me sera possible de préciser davantage que vers le mois de décembre ou de janvier, quand je posséderai les tables astronomiques de l'année 1906.

LES PRÉSAGES VRAIS

Objections aux pronostics de guerre de M. Nébo

Les travaux astrologiques de M. Nébo séduisent la pensée par leur originalité et l'exactitude frappante de certains des rapports qu'ils relèvent entre les cycles planétaires et les faits de l'histoire. Mais les pronostics un peu alarmistes qu'il a publiés, dans l'*Echo* du 15 août dernier, sur une possible guerre franco-allemande, me paraissent manquer de base astrologique précise.

M. Nébo déclare lui-même très loyalement qu'il ne possède pas les tables astronomiques pour l'an prochain. De là un flottement inévitable. J'ai l'heur de posséder ces tables, avec une approximation suffisante, pour jusqu'en 1919. Cela va me permettre de serrer le problème de plus près que ne pouvait le faire notre savant collaborateur.

En 1906, Saturne après s'être avancé dans les Poissons jusqu'au 15e ou 16e degré environ, devient rétrograde au mois d'août et redescend jusqu'au 10e ou 9e degré. Il n'entre donc pas dans la région de feu, mais dans la région douteuse. Quant à Jupiter, il vogue dans les Gémeaux, signe d'air, pendant quatre mois environ, mais ensuite il entre dans le Cancer. Saturne ne parviendra à la fin des Poissons qu'aux derniers mois de 1907. Mais à cette époque Jupiter entrera dans le Lion, signe de feu, et se trouvera donc, selon la théorie de M. Nébo, maléficié et défavorable à l'Allemagne.

Ainsi, loin d'être, comme l'affirme M. Nébo, « absolument semblable à celle qui existait au moment de la dernière guerre franco-allemande », la disposition de ces deux planètes sera fort différente. En 1870, Saturne était nettement malificié, dans le Sagittaire, signe de feu, tout à fait en même temps que Jupiter était favorisé, dans les Gémeaux, signe d'air. L'année prochaine, Jupiter sera favorisé dans les Gémeaux, mais Saturne ne sera nullement maléficié et ne sortira pas de la région douteuse. Et, même, en 1907, Jupiter entrera dans la région de feu maléficiante *avant* que Saturne sorte des Poissons.

Donc la situation astrale ne se présentera pas semblable et les résultats devront différer.

Il y a aussi un élément astrologique important dont le savant chercheur ne tient pas assez compte. En 1870, Neptune, significateur de l'influence populaire, révolutionnaire, parcourait le Bélier, signe de feu, maléficiant.

Mais, en septembre et octobre 1807, dates de la campagne d'Iéna, Neptune se trouvait dans le Scorpion, signe d'eau.

Or, en 1906 et 1907, Neptune se trouvera dans le Cancer, signe d'eau également.

Cette analogie avec la situation astrale à l'époque d'Iéna vient encore diminuer ce que Jupiter dans les Gémeaux offrirait de favorable à l'Allemagne.

Pour conclure, la vraie position des astres me semble démentir, d'après la théorie de M. Nébo, les pronostics pessimistes de M. Nébo.

Quant au bilan moral de la France, je ne défends certes pas les oppressions et les sottises où se complaisent trop souvent nos ministres. Mais il y a France et France. Comme intensité de foi (songez à Lourdes) et comme dévouement religieux (songez à la proportion des Français parmi les missionnaires et les martyrs contemporains), aucune grande nation germaine, anglo-saxonne ou latine, ne saurait soutenir, même de loin, la comparaison avec la France.

Dieu pense à cela aussi.

ALBERT JOUNET.

LES FAITS DE TILLY

Un de nos lecteurs nous écrit :

« A propos des événements de Tilly et de la statue du Sacré Cœur chez Marie Martel, vous devriez bien organiser un système de photographies périodiques que vous publiériez dans l'*Echo* et qui permettraient de se rendre compte si, réellement, il y a des modifications successives. »

L'idée est excellente et nous la soumettons aux personnes qui s'intéressent à Tilly et sont en relations avec Marie Martel.

ÇA ET LA

Les pleurants des bois

Dans les montagnes boisées autour de Pontarlier, aux Esparons, près du village de Cuvier, au bois de Crimont, il se produit un phénomène d'acoustique qui a donné naissance à une légende. On croit entendre, à certaines heures, des voix dans l'air, des accents plaintifs, des gémissements : le peuple attribue ces bruits mystérieux à un esprit invisible qui a reçu le nom de *Pleurant des bois*. Les Juifs ont une légende semblable : près de Béthléem, on montre encore le tombeau de Rachel, la tendre mère pleurant ses fils, qui ne voulait pas être consolée : *vox audita est in Rama* ; cette plainte aérienne s'y fait toujours entendre.

L'Allemagne a aussi des esprits du même genre. Les frères Grimm nous apprennent qu'il y avait un esprit crieur dans les bois de Langen-Bronbach, et un autre dans ceux de Holl, aux environs d'Ober-Kainsbach, en 1753. On redoutait de s'approcher de leur séjour. (Larousse).

L'Exposition de 1911 prédite

Les journaux ont annoncé ces jours derniers que la Chambre de commerce de Rome a décidé de demander au Gouvernement l'organisation d'une exposition universelle à Rome pour 1911.

Un de nos lecteurs nous fait remarquer à ce sujet que dans un article de M. Paul de Charliac : les *Nombres Mystérieux*, paru dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 février 1899, cette exposition avait été prédite. On y lit en effet :

« La prochaine Exposition universelle aura lieu certainement à Paris, mais ce sera la dernière fois.

« Celle de 1911 aura lieu à Rome ou à Jérusalem, mais plutôt à Jérusalem.

Qui vivra verra !

L'UNIVERS INVISIBLE

« Nous sommes des aveugles à peine plus clairvoyants que l'infirme cheminant à l'aide d'un bâton et conduit par un chien », telle est la théorie soutenue par un écrivain américain M. Carl Snyder et qu'il développe avec talent.

Ce que voit de l'univers, dit-il, l'homme au regard le plus perçant n'est pas la millionnième partie de ce qui y existe même à l'état de matière.

Si nous étions clairvoyants, continue-t-il, nous percevrions les ondes légères de l'atmosphère, à travers lesquelles progressent jusqu'à nos yeux les clartés du crépuscule et les splendeurs scintillantes de la pleine lune ; nous sentirions les vagues merveilleuses du son qui descendent comme une cataracte, dans nos oreilles, avec la chanson des moindres insectes et le bruissement de leurs ailes ténues, et nous verrions dans l'air même, des myriades de molécules qui se pourchassent furieusement avec une vitesse de 500 mètres à la seconde ; enfin, de nos yeux, nous verrions, chose plus admirable encore, et nous pourrions surveiller leur course, les frissons de la douleur ou ceux de la joie, tandis qu'ils courent, comme une rafale sur un lac, le long de nos nerfs.

Tout cela existe et nous n'en voyons rien. Au-delà de notre faible vision existe un univers plein d'activité et grouillant d'existences.

De ces pages écrites d'une plume vigoureuse et pleines d'aperçus passionnants, certains publicistes ont tiré des conclusions favorables au spiritisme.

Un M. Begbie dit à ce sujet :

J'ai demandé une fois à un homme de science réputée, s'il ne croyait pas qu'il fût possible que l'air soit peuplé de races et de nations d'esprits s'occupant de leurs affaires en nous ignorant aussi complètement que nous les ignorons nous-mêmes.

« Il est impossible, me répondit-il, de dire ce qui peut exister ou ne pas exister en dehors de la perception de nos sens. Mais il n'y a, dans votre supposition, rien d'absurde, ni même d'improbable.

« Nous ne pouvons voir qu'avec nos yeux et entendre qu'avec nos oreilles. Seul un poète peut, dans des moments d'extase, entendre ou voir par son âme — mais nous n'admettons pas ces visions comme scientifiques. Néanmoins, il peut exister bien des choses hors de l'atteinte de nos yeux et de nos oreilles. »

Quand nous nous plaçons à ce point de vue, il nous semble que l'âme est prisonnière dans une prison de chair et que les cinq sens sont de tout petits soupiraux à travers lequels passent les murmures et les vagues sensations, les mouvements lointains et les soupirs imprécis de tout un monde invisible.

M. Begbie complète sa pensée en disant que « cette perpétuelle déception de nos sens, si elle est un sujet d'émerveillement par ce qu'elle nous laisse deviner, tend aussi à nous faire désespérer de jamais pouvoir lire dans le livre de l'existence, de jamais atteindre à la vérité des choses. Elle paralyse la pensée et anéantit l'initiative. »

Ce serait exact si aucune autre lumière que celle des sens n'éclairait l'homme ; mais c'est cette infirmité même de ses sens matériels qui l'incite à s'élever vers l'au-delà et à aspirer vers ce qu'il sent et devine sans pouvoir l'atteindre encore.

H. R.

Comment je devins spirite
ET
Comment je cessai de l'être

*Un de nos lecteurs, auteur déjà de quelques études appréciées, parues dans diverses revues, notamment dans l'*Initiation, *nous envoie le récit détaillé d'une série de phénomènes dont il a été le témoin et qui, après l'avoir amené à croire au Spiritisme, l'en ont détaché tout à fait.*

Ce récit, écrit sans prétention, nous a paru de nature à intéresser nos amis. Nous le ferons suivre, s'il y a lieu, quand la publication en sera achevée, des réflexions qu'il comporte.

I

J'avais vingt ans à peine lorsque, pour la première fois, le monde invisible et les forces intelligentes qui le constituent me furent révélés. A cette époque, j'occupais mes loisirs à écrire une histoire de la commune à X... au moyen âge, sous le titre de : *Chroniques du temps de Guilhem VI.* Au cours de mes recherches archéologiques et paléographiques dans les archives du Midi, je dus, pour traiter consciencieusement mon sujet, étudier les origines à X..., de la médecine, science qui devait illustrer plus tard cette cité sous les plus grands docteurs que la France a vus naître et j'appris que les Juifs et les Arabes y furent les fondateurs de cette branche des sciences vers le commencement du XIIe siècle.

On sait qu'à ces âges reculés, la médecine, la kalbale, la magie étaient étroitement liées aux sciences mathématiques, physiques et naturelles et que les sages qui possédaient le cycle complet de ces connaissances, acquises par eux grâce à « la tradition » des maîtres, alors que dans l'antiquité elles se conféraient par « l'initiation au mystère... » n'ignoraient rien de la nature de l'homme et du cosmos.

Cette fusion de toutes les sciences en une seule, sous le nom de théosophie, faite pour étonner de prime abord, se conçoit d'autant plus clairement que toutes les sciences ne tendent à rien moins de nos jours qu'à se constituer en la vaste synthèse, rêvée par Taine et préconisée de tout âge par les occultistes. Je dois avouer qu'à l'époque où j'appris, par les relations du voyageur juif, Benjamin de Tudèle, et les chartes du XIIe siècle, l'origine hébraïque et musulmane de la médecine à X..., je ne vis, bachelier fraîchement émoulu de l'Université, de par les études positives qui avait fait de moi non seulement un athée irréductible, un anticlérical intransigeant mais encore un matérialiste entêté... O jeunesse ! je ne vis que folie, aberration, superstition surtout, sottise humaine, en un mot, dans la plupart des faits et enseignements occultes qui se rattachaient alors à l'étude et à l'exercice de la médecine.

Toutefois, mes travaux historiques l'exigeant, j'essayais de me... rabaisser à ce que je croyais être le niveau intellectuel des savants de cette époque et de pénétrer les arcanes de la fantasmagorie — je le jugeais ainsi du moins, — du magisme. Peine perdue ! Les traités de science occulte et de philosophie du moyen âge que je parcourais sans suite, sans plan arrêté, sans le plus souvent les comprendre, n'en possédant pas la triple clef, demeurèrent lettre morte pour moi, et ne firent qu'affermir davantage en mon esprit la conviction absolument arrêtée que les auteurs de ces traités devaient être de bien ignorants personnages, de pauvres fous ou d'audacieux charlatans.

Jugement téméraire certes et que je devais payer assez chèrement par la suite !

Néanmoins, malgré le dédain « de bon ton », d'esprit fort, que j'affectais pour toutes ces « élucubrations de cerveaux malades », la curiosité, cette grande instigatrice des audaces et des actions humaines, et le désir que tout être intelligent sent sourdre en lui, inhérent à sa nature, de pénétrer les choses cachées, sommeillaient en moi, et, un jour, tous deux s'éveillèrent soudain en moi à la vue d'un minuscule exposé du spiritisme, doctrine qui m'était entièrement inconnue alors, et devant lequel je tombai en arrêt au seuil poudreux et capharnaumesque d'un vieux bouquiniste de mes amis.

C'était un ouvrage de vulgarisation à 0 fr. 25, je crois, et dont j'ai oublié l'auteur...

J'achetai sans plus tarder le traité spirite et l'emportai chez moi pour le lire.

Les théories qui s'y trouvaient exposées et développées ne me surprirent pas trop. Je crus y reconnaître des compilations habiles des philosophies pythagoriciennes et platoniciennes que j'avais ingérées tant bien que mal au lycée, mais les phénomènes spirites m'intriguèrent sans me convaincre d'ailleurs et, ma foi... je voulus, à mon tour, me livrer à ce genre de sport qui consiste à faire « marcher les tables ».

Je courus les bazars de la ville et fixai mon choix sur un guéridon en noyer verni reposant, magiquement ! sur trois pieds. Je le possède encore... mais je me garde bien aujourd'hui de le mettre en branle !...

Je rentrai donc chez moi avec mon emplette, bien décidé à « évoquer » l'esprit ou les esprits.

J'étais alors marié depuis peu à une jeune fille toute charmante, au pur type espagnol, au teint mat et doré des Maures d'au-delà les Pyrénées dont elle avait non seulement du sang dans les veines, mais encore le nom francisé. Brune, très impressionnable, sans être sujette cependant à aucun trouble nerveux, mère

depuis de deux fillettes, d'une santé excellente, comme elle du reste, n'ayant jamais eu aucune affection laissant des traces dans le système nerveux, sa beauté m'avait attiré vers elle et je n'hésitais pas, après quelques entrevues qui me firent connaître son caractère, libre, indépendant, très franc et sans aucune teinte de bigotisme, à en faire ma femme.

Malheureusement, elle était d'une famille peu fortunée quoique austèrement honnête,et mes parents, ma mère surtout, veuve depuis neuf ans et quelques mois à cette époque — détail utile à connaître comme l'on verra par la suite — avait tout fait pour me faire renoncer à cette union.

Mais l'entêtement n'est pas le seul apanage des Bretons et force fut à mes parents de me donner leur consentement.

Je me mariai donc et comme, à la villa maternelle, on ne voulait, à aucun prix, recevoir ma femme, je me décidai à vivre auprès de ma belle-mère (veuve elle aussi depuis quelques années) et de son deuxième enfant, un jeune garçon alors âgé de quinze ans.

Ce fut donc chez la mère de ma femme que je rentrai, triomphant mais sceptique, avec mon guéridon magique. Dès le soir, après dîner, malgré les craintes de ma femme et les observations pieuses de ma belle-mère, mon beau-frère étant sorti, je les invitai à s'asseoir autour du guéridon, ce qu'elles firent après quelques hésitations.

Nous prîmes alors place autour du meuble inquiétant dans son immobilité sphyngique et appuyâmes nos mains, réunies par les doigts extrêmes, sur la table arrondie. Lors, dans un profond silence, je récitai, sans grande conviction du reste, l'évocation, selon le rite spirite, et nous attendîmes...

O surprise ! Des frémissements coururent presque aussitôt dans nos phalanges, le guéridon se mit à craquer en bruits secs et répétés, puis, brusquement, oscilla, s'inclinant devant ma femme, qui recula en poussant un cri d'effroi.

Et le meuble, entraîné, tapa, frappa cogna bientôt avec une vigueur extraordinaire, tantôt avec une délicatesse remarquable, une légèreté aérienne presque...

D'abord sur un pied, puis sur deux, enfin sur ses trois à la fois, le guéridon se balança, sauta, tourna, rua, se déplaça si bien que, vers le milieu de la séance, seul, et un unique doigt, l'index, à peine appuyé sur la tablette, je pus le faire suivre derrière moi comme un tout jeune enfant qui marcherait en prenant appui sur le doigt d'une personne.

Je n'oublierai jamais cette promenade fantastique d'un meuble, qui, détruisant indubitablment et pour la première fois en moi toutes les notions communes que je possédais sur l'inertie, l'équilibre, l'attraction et la pesanteur de la matière, s'en allait d'ici, de là, à travers les appartements, en titubant sur ses trois pieds d'une façon qui eût été vraiment cocasse si elle n'eût eu un caractère particulièrement émotionnant pour des femmes et pour moi-même, absolument ignorants de la nature de ces phénomènes.

Je dois avouer cependant que ces saltations extraordinaires ne m'effrayèrent pas autrement, dans ma suffisance entêtée d'incrédule et d'athée, convaincu que j'étais qu'il n'y avait là qu'un phénomène, irréfutable il est vrai, mais d'ordre purement physique, tout nouveau seulement pour moi, d'une force nouvelle, invisible et inconnue. Mais, comme le guéridon paraissait disposé, à un retour de sa « promenade autour des chambres », à manifester une allégresse bruyante, par une sarabande endiablée, je me mis à son diapason et commençai à traiter « l'esprit » anonyme, actionnant la table, de farceur. Mal m'en prit car je reçus traîtreusement un violent coup de pied du guéridon qui me rendit pour l'avenir plus prudent et... moins expansif dans mes relations avec les « esprits ».

Lassé cependant de voir « pénader », dirait Rabelais, le guéridon sans autre profit, ignorant encore des procédés de conversation en usage dans les centres spirites, j'allai déposer cavalièrement le meuble méphistophélique dans un coin, et la soirée se continua sans autre incident.

Ma femme avait repris son crochet, ma belle-mère ses occupations d'intérieur, moi, la versification d'une tragédie que je commençais et qui fut refusée deux ans après à l'Odéon par M. Ginisty « malgré qu'il voulût bien rendre justice à ses qualités »...

Je n'oserais pas affirmer cependant que, de temps à autre, entre la césure et la rime, je ne jetais pas un regard méfiant sur le meuble, impassible du reste et relégué dans un coin obscur, hors du rayon lumineux de la lampe, m'attendant à le voir sortir de son immobilité et de l'ombre et venir diaboliquement se mêler à notre veillée, mais il n'en fut rien. Ma surveillance de tous les instants d'une part et la peur de ma femme et de sa mère de l'autre furent prodiguées en pure perte.

« L'esprit » était bien parti...

Quelques instants après mon beau-frère rentrait.

On ne lui souffla mot, naturellement, de nos expériences et des phénomènes dont nous avions été témoins, phénomènes qui devaient plus tard l'impressionner lui aussi fort désagréablement et la nuit s'écoula calme et réparatrice pour nous tous.

(*A suivre*) L. C.

Le Gerant : Gaston Mery.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 714-73